

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|
| 10X | 14X | 18X | 22X | 26X | 30X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X | 16X | 20X | 24X | 28X | 32X |

L'Album Musical

A. FILIATREULT & CIE, EDITEURS

CHS LABELLE, REDACTEUR

NUMERO 6

MONTREAL, JUIN 1883

VOLUME II

NOTRE JOURNAL

Le retard apporté dans la publication de ce numéro a été occasionné par le changement que nous avons opéré dans la manière de faire notre journal. Un musicien de talent, avec qui nous causions il y a quelque temps nous disait : "Votre journal est superbe tant au point de vue de la qualité de la musique que vous publiez, qu'à celui de la belle apparence qu'il offre à l'œil ; c'est net, c'est propre, et d'une régularité réellement admirable. Il y a cependant un défaut que je me permettrai de vous signaler : vos courbes sont trop lourdes, vos liaisons manquent d'élégance." — "C'est vrai, répondions-nous, vos remarques sont justes, mais nous ne pouvons remédier à cela. Avec du caractère, il est impossible de faire autrement. Quand nous serons riches, nous ferons graver l'ALBUM MUSICAL, et alors vous serez satisfaits !"

Eh bien, quoique nous ne soyons pas riches, (nous en sommes encore loin, hélas !) nous arrivons aujourd'hui avec un numéro gravé et c'est la cause de notre retard. Nous n'avons pas reculé devant ce nouveau sacrifice et nous croyons que nos abonnés nous en sauront gré. La gravure est de beaucoup plus élégante que la typographie, et elle offre encore un autre avantage : les erreurs typographiques qui se glissent toujours dans la composition d'un morceau, malgré tout le soin que l'on apporte à la correction des épreuves, ne se renouvelleront plus, et, de ce côté, nous pouvons affirmer qu'avec le nouveau système que nous avons adopté, l'ALBUM MUSICAL ne laissera rien à désirer.

La gravure va bien nous occasionner un surcroît de dépenses, mais nous ne le regretterons pas si, par ce moyen, nous réussissons à donner plus de satisfaction à nos abonnés. Tout ce que nous leur demandons c'est de payer fidèlement leur modique contribution et de travailler à propager notre journal parmi leurs amis et leurs connaissances. Depuis le mois d'avril dernier, plusieurs ont répondu à l'appel que nous leur faisons alors et nous les en remercions ici bien cordialement. Malheureusement le grand nombre n'a pas encore donné signe de vie et semble nous avoir oubliés.

Allons, messieurs les retardataires, faites un léger effort et hâtez-vous de vous mettre en règle avec nous. C'est le seul moyen de maintenir et d'encourager l'œuvre éminemment utile que nous avons entreprise, pour laquelle nous nous imposons tous les jours de nouveaux sacrifices et nous espérons que vous voudrez bien vous rendre à notre demande.

DE LA PRONONCIATION

Parmi les nombreux défauts qui émaillent le chant de la plupart de nos amateurs, il en est un surtout sur lequel nous voulons aujourd'hui attirer leur attention, c'est la mauvaise prononciation.

Nous assistions, il y a quelque temps, à un concert donné comme toujours au profit d'une bonne œuvre ; un auditoire aussi nombreux que bien choisi se pressait dans la salle. La deuxième partie commençait et la chanteuse était en scène. Comme elle attaquait le second couplet de sa romance, un bon vieillard, qui se trouvait à côté de nous, nous dit d'un air assez ennuyé : "Pardon, monsieur, si j'ose vous demander un léger renseignement. Comment se fait-il que cette jeune fille chante en allemand ? Je ne vois ici que des Canadiens-français et quelques Anglais, et ceci me paraît d'un goût assez douteux." La malheureuse chantait en français ! Mais elle le prononçait si mal que nous comprîmes parfaitement l'erreur de notre voisin.

Nous allons essayer d'expliquer en quelques mots les causes de cette déplorable habitude, et nous suggérerons en terminant quelques moyens de la combattre avec efficacité.

La mauvaise prononciation est dûe en grande partie à ce que nos amateurs n'apprécient pas assez en général l'importance d'une articulation franche et correcte. A peine sont-ils arrivés à vocaliser avec une certaine aisance que de suite ils s'imaginent qu'ils sont en état de chanter et d'interpréter un morceau convenablement. De plus, on regarde les paroles d'une romance comme une chose très secondaire, et on s'attache surtout à en faire ressortir la musique. — "Les mots ! vous diront ces amateurs, fi donc ! Est-ce qu'on doit s'occuper de cela ? Mais non, tout est dans la musique !"

Tout cela constitue une des plus graves erreurs qu'il soit possible de commettre, et voici les trois raisons qui lui donnent lieu. 1^o On trouve tant de morceaux de chant dont les paroles sont insignifiantes, pour ne pas dire absurdes, qu'il n'est pas étonnant que l'on ait fini par se dire qu'il était complètement inutile de s'en occuper. En second lieu, plusieurs amateurs ont la manie de chanter, soit en italien, soit en anglais, devant un auditoire presque exclusivement français. Alors, voici ce qui arrive : le chanteur comprend à peine ce qu'il chante, et il sait que le public n'y entend rien, la bonne prononciation n'a donc plus pour lui aucune importance. En troisième lieu, il existe des professeurs de chant qui ne savent pas eux-mêmes prononcer le français, et doit-on s'étonner si ces soi-disant professeurs

inculquent à leurs élèves de fort mauvais principes ? Comment pourraient-ils enseigner ce qu'ils ignorent ?

D'un autre côté, il ne faut pas se le dissimuler, le chanteur a de grandes difficultés à surmonter avant d'arriver à posséder une bonne prononciation. Dans les registres élevés de la voix, il est souvent difficile et quelquefois impossible de donner à certaines voyelles le son qui leur est propre. Si l'on prend par exemple la voyelle o, et qu'on essaie de monter une octave ou une octave et demie, on verra bientôt qu'en dépit de tous ses efforts, le son change à mesure que l'on monte et l'on finit par prononcer *ou*.

Quels sont maintenant les moyens à employer pour faire disparaître ce mal qui va grandissant de plus en plus ?

Travaillons d'abord à convaincre nos amateurs que dans une romance, il y a autre chose que de la musique ; que cette musique n'a été qu'adaptée à certaines paroles et que c'est surtout le sens de ces paroles qu'il faut s'efforcer de faire comprendre. Quel est le but du musicien qui écrit une romance ? c'est évidemment de rendre la pensée du poète et tous ses efforts tendent à cela. Il est donc bien important, pour l'œuvre musicale elle-même, que les paroles soient bien comprises, et le chanteur ne saurait trop s'astreindre à prononcer le plus distinctement et le plus correctement possible. Du reste ceci viendra naturellement si le chanteur est convaincu de la vérité de ce que nous avançons.

En second lieu, qu'on sache choisir des romances dont les paroles disent quelque chose et qu'on se fasse un devoir de chanter dans la langue de l'auditoire devant lequel on se trouve.

Quant à la difficulté de prononcer correctement certaines voyelles sur les notes élevées, elle n'est pas insurmontable et on peut facilement la vaincre avec de l'étude et du travail. Au lieu de vocaliser constamment avec la voyelle A, comme cela se pratique assez généralement, qu'on s'habitue à monter des gammes et à faire des exercices en prenant alternativement chacune des voyelles. Dans cette étude comme dans toutes les autres d'ailleurs, on s'apercevra que *fabricando fit faber*, et que tout peut s'obtenir avec de l'intelligence et du travail.

Si l'on doit soigner les voyelles, il ne faut pas non plus négliger les consonnes. Les chanteurs tombent généralement dans l'un de ces deux extrêmes : ou bien ils glissent sur les consonnes afin de mieux appuyer sur les voyelles, ou bien ils les exagèrent d'une façon ridicule.

C'est ainsi que l'*r* par exemple se prononce *er*, on dira *peromesse* pour promesse, *éternel* pour éternel, l'*s* final deviendra *se*, on fera entendre *Deus-se meus*, au lieu de *Deus meus*.

Nous avons à peine besoin de dire que ceci doit être soigneusement évité, c'est une exagération que l'on ne saurait trop blâmer. On doit en chantant prononcer les consonnes naturellement et sans effort, absolument comme dans le langage ordinaire. Il n'y a pas de raison de chanter autrement qu'on ne parle.

Que nos amateurs suivent ces quelques conseils, qu'ils aient le soin de choisir un professeur dont le langage et la prononciation soient irréprochables et nous leur répondons du succès.

NOS REPRODUCTIONS

Depuis longtemps nos abonnés nous demandaient une valse pour piano et nous reprochaient de publier des morceaux trop courts. Nous leur offrons aujourd'hui une valse-fantaisie qui ne saurait manquer de leur être agréable, car elle a tout ce qu'il faut pour plaire. D'exécution relativement facile, elle n'a rien de commun, rien de vulgaire dans les idées et tout est soigné. Oscar Commettant, qui comme on le sait est le roi des critiques, dit en parlant de cette valse aux ondulations souples et gracieuses, que Bertini vient d'ajouter un nouveau fleuron à sa couronne. Outre le mérite intrinsèque de cette œuvre, elle a aussi celui d'être excessivement rare. On ne peut la trouver nulle part, ni à New-York, ni à Londres, ni même à Paris et c'est une véritable pierre précieuse.

.

Comme musique de chant nous avons la romance de "Paul et Virginie" et "N'effeuillez pas les marguerites" de Villebichot. La première est une des plus jolies choses du chef-d'œuvre de Victor Massé, et on se rappelle que lors des dernières représentations de la troupe Grau, à Montréal, cette romance a eu un immense succès.

Quant à la seconde c'est une délicieuse mélodie que nous recommandons à tous nos amateurs d'une manière toute spéciale. Quoique très facile à chanter, elle est de nature à produire beaucoup d'effet.

AUDITION DE CHANT GREGORIEN A SAINT-ROCH.

Mardi 15 mai, la *Société de Saint-Jean* pour le développement de l'art chrétien, a donné à Saint-Roch, dans la chapelle du Calvaire, une véritable fête religieuse et artistique.

Il paraissait téméraire de vouloir faire entendre des morceaux de plain-chant dans toute leur simplicité primitive, et de présenter au public une musique aussi sévère, aussi en dehors des habitudes modernes de l'oreille ; et cependant cette tentative a été couronnée d'un incontestable succès.

Beaucoup d'ecclésiastiques, de ceux surtout qui se sont occupés de cette question ; des religieux, parmi lesquels Pothier, si connu maintenant par son livre et ses voyages pour la propagation du chant qu'il a noté ; des critiques d'art ; des organistes et des maîtres de chapelle ; des délégués de sociétés chorales et d'écoles de musique ; des dames enfin en nombre considérable avaient répondu à l'invitation de M. le baron d'Avril, président, et de M. le duc de Brissac, vice-président de la Société. M. le curé de Saint-Roch encourageait par sa présence les artistes exécutants.

La séance a été ouverte par une conférence très applaudie de M. l'abbé Bonhomme, curé de Grenelle, dont la compétence dans les questions de chant grégorien est depuis longtemps appréciée. Après avoir dit brièvement les origines et les transformations du chant de saint Grégoire, il a fait ressortir le caractère original de ces modes antiques, empruntés aux Grecs, dont les gammes si variées et les formules spéciales traduisent admirablement la pensée liturgique. Ce chant, trop négligé aujourd'hui, a subi depuis près de trois siècles des altérations regrettables ; il est généralement exécuté d'une manière qui déplaît à tous les hommes de goût. Pour le restaurer, il faut, comme l'a décidé le Congrès d'Arezzo, en reprendre le texte intégral dans les anciens manuscrits, et le rythme dans les leçons des auteurs du moyen âge.

D'après ces principes, et sans patronner une édition particulière, la Société a exécuté quelques morceaux, choisis dans les manuscrits grégoriens, en se permettant d'ajouter à l'interprétation ancienne l'expression du sentiment contenu dans les paroles, ce qu'on ne saurait lui reprocher. Chaque pièce était d'ailleurs précédée de quelques explications sur le sens du texte et sur la manière dont il était rendu par la musique.

Les chœurs, dirigés par M. Michelot, l'habile maître de chapelle de Notre-Dame des Champs, se composaient de voix d'hommes et d'enfants, toujours à l'unisson et sans instruments pour les soutenir, ce qui permettait de suivre la mélodie grégorienne dans la pureté de son dessin et laissait entière la question de l'accompagnement, réservée déjà au Congrès d'Arezzo.

Nous avons remarqué dans la première partie, l'introït *Gaudeamus* de la Toussaint, cette explosion de la joie chrétienne au début d'une grande solennité. Il a été *enlevé*, c'est le terme, par les voix d'hommes auxquelles se sont jointes, à la reprise, les voix d'enfants, comme un écho du ciel répondant à l'allégresse de la terre. *Le Puer natus est*, récit plein de grâce, a été traduit, au contraire en premier lieu sur les manuscrits. Mais le morceau le plus applaudi parce qu'il est vraiment saisissant et dramatique, c'est le graduel *Christus* du jeudi saint. Les abaissements et les grandeurs du divin crucifié ont été merveilleusement rendus dans le chœur par les ténors et les barytons, et dans le solo du verset par M. Pissard.

A la deuxième partie, après le *Victimæ paschali* alterné à chœurs, on a beaucoup remarqué l'antienne des vêpres de Saint-André, *Cum pervenisset*, détaillée avec une rare perfection de style par M. Castets. Le dernier morceau, le *Libera* des morts, pourtant si connu, a peut-être frappé davantage par la variété d'expression, la gradation soigneusement ménagée des effets, et la largeur magistrale des soli et des chœurs.

Les applaudissements ont redoublé. Du reste, on doit dire qu'ils n'avaient pas cessé durant cette séance qui n'a paru trop longue à personne. En exprimant leur contentement, bien des auditeurs ont demandé à quand la nouvelle audition. Espérons que la Société de Saint-Jean satisfera bientôt ce vœu.

ANNUAIRE GÉNÉRAL DE LA MUSIQUE

PAR H.-A. SIMON,

Nous venons de recevoir un exemplaire de l'Annuaire général de la Musique qui vient de paraître à Paris et nous prions l'auteur de vouloir bien accepter nos remerciements les plus sincères. Cet ouvrage est appelé à rendre d'immenses services à tous ceux qui s'occupent de musique et nous ne saurions trop le recommander. Voici ce qu'en dit l'*Orphéon*.

Cet ouvrage, si impatiemment attendu, indispensable par ses précieux documents et ses renseignements nombreux, à tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressent à la musique ou à toutes branches s'y rattachant, est le répertoire le plus complet d'adresses et d'indications des sociétés musicales, associations artistiques de tous genres ; professeurs, amateurs, compositeurs, auteurs, éditeurs, artistes lyriques, musiciens, instrumentistes, graveurs, imprimeurs, autographes, papetiers, libraires, facteurs d'instruments de musique, luthiers, maîtrises, écoles, etc., etc.

Il contient, en outre, les appréciations faites sur les Sociétés musicales ayant concouru dans l'année, et le catalogue de toutes les nouveautés musicales pouvant intéresser les amateurs.

Tous les renseignements nécessaires au commerce de la musique, y sont insérés.

L'Annuaire général de la Musique est le *vade mecum* des musiciens.

Prix de l'exemplaire, contenant 560 pages de texte, 12 francs.

Envoi franco, contre mandat-poste, sur demande adressée à M. A. Péria, directeur du journal l'*Orphéon*, 46, rue de Dunkerque, Paris.

UNE REPRÉSENTATION DE LA FAVORITE EN PROVINCE

C'était en 184... (je ne me rappelle pas au juste l'année, mais je suppose que cela vous est indifférent), je revenais d'une ville du Midi où j'avais passé l'hiver, par ordre de mon médecin. Opérer mon retour à Paris d'un seul trait, m'ayant paru tout-à-fait compromettant pour ma santé, je résolus de m'arrêter dans toutes les villes qui présentaient quelque intérêt à ma curiosité.

Un soir je fis escale dans une petite ville où se trouvait une troupe de comédiens, recrutés dans les villes du Midi, pour faire une courte saison d'été. Le matin, je vis sur la porte de mon hôtel une affiche portant ces mots : Avec la permission de Monsieur le Maire. Théâtre de *** Représentation de *la Favorite*, par les artistes réunis sous la direction de M. B., etc., etc.

Je me promis bien de ne pas manquer une représentation qui me semblait devoir être fort curieuse, dans une ville où les éléments nécessaires à une exécution musicale, même médiocre, faisaient absolument défaut.

Le soir, je me présentai au bureau du théâtre, où, moyennant deux francs, on me donna un carton sur lequel je lus : *Stalle d'Orchestre*. Je m'installai sur une banquette qui représentait modestement la dite stalle, et je me mis à passer une inspection rapide de la salle construite en forme de baignoire. Je vis, tout d'abord, le chef d'orchestre tenant son violon d'une main, et son archet de l'autre ; je cherchai les musiciens, mais je n'aperçus que quelques ombres qui se regardaient avec des airs de satisfaction tout à fait plaisants.

Jugez de ma stupéfaction, quand, après les trois coups, annonçant qu'on allait commencer, je comptai dans l'orchestre deux violons, deux clarinettes, un trombone, un violoncelle, une contrebasse : total, sept musiciens, pour exécuter l'opéra de Donizetti. Si c'était cocasse, je ne le dis pas, vous voyez ça d'ici,

Le premier tableau se passa sans encombre ; le deuxième, allégé du chœur et de la danse des nymphes, fut enlevé avec entrain par la *prima dona* et *il primo tenore*. Enfin, tout marcha aussi bien que possible, grâce au chef d'orchestre qui se multipliait, le malheureux, battant la mesure, jouant par ci par là une rentrée, remplaçant ainsi les instruments absents. Je vous assure que c'était un rude gaillard que cet Espagnol aux yeux bruns et à la barbe noire. Enfin, nous arrivons au moment où Fernand, qui s'est aperçu qu'on l'a mis dedans, fait sa petite scène au roi Alphonse. Les seigneurs et les dames de la cour, vous le savez, sont sur le théâtre. Fernand entre tout bouleversé et répond à Balthasar, qui lui demande ce qu'il va faire : *Vous allez voir, mon père... re* (Entre nous, j'ai toujours eu dans l'idée que Balthasar était le papa de Fernand, car enfin, on n'a jamais su son nom de famille.) Entrée du roi, digne et roide comme une rapière ; la petite affaire commence. Fernand : *Sire, je vous dois tout !... ma fortune... et ma vie, des dignités, de l'or... tous les biens qu'on envie !* (d'un ton de colère contenue : *Mais... vous vous êtes, monseigneur... payé bien chèrement... (avec éclat) : Au prix de mon honneur !* (voix concentrée) : *Au prix de mon honneur !* Alphonse, qui ne s'émeut pas pour si peu, entonne sa petite affaire : *O ciel ! de son âme !... etc.*, cette petite cantilène terminée, comme deux lutteurs qui vont recommencer le combat, nos deux chanteurs reprennent position pour se dire des choses plus désagréables encore. C'est Fernand qui continue : *Ce collier, qui paya l'infamie, je vous le rends !* et saisissant à deux mains le collier qui orne sa poitrine, il enlève perruque et collier, et jette le tout aux pieds du roi, livrant ainsi à l'admiration de tous un superbe crâne, luisant comme une bille. Un immense éclat de rire retentit dans toute la salle et sur le théâtre. A ce moment, voici ce qui se passe entre les acteurs : le roi, tranquillement : *Le collier, bien ; mais le gazon, jamais ! il l'appartient !* puis, avec un geste plein de dignité, il fait signe à Gaspard de s'avancer et de relever la perruque : *Rendez à César ce qui est à César*, dit-il, et que ce gazon recouvre au plus tôt ce caillou qui manque de mousse ! Le public, qui se tordait dans les convulsions d'un rire inextinguible, finit enfin par se calmer un peu, et l'acte se termina, tant bien que mal, sous cette influence. Malheureusement, tout n'était pas fini, et il était écrit que cette soirée marquerait dans les annales du théâtre. Au moment de commencer le dernier acte, le régisseur vient annoncer au public que M. X... se trouvant dans l'impossibilité de continuer la pièce, M. B..., le ténor léger, a bien voulu le remplacer pour ne pas interrompre la représentation. "M. B... étant un peu indisposé, réclame toute "votre indulgence," dit le régisseur. Le rideau se lève, le ténorino vient chanter sa romance avec assez de goût et de sentiment ; cependant, il me semblait qu'il y avait quelque chose d'anormal dans sa démarche ; je remarquai certaines oscillations dans la partie supérieure du corps qui me donnaient une vague inquiétude ; enfin, nous arrivons au duo final entre Léonore et Fernand. Après ce duo, Léonore, prise d'une faiblesse soudaine, dit à Fernand : *Je t'aime !* et s'abandonne dans les bras de son amant, qui prend alors les allures d'un navire désarmé. Enfin, Léonore tombe morte aux pieds de Fernand, qui l'a bel et bien lâchée, ne pouvant plus la soutenir. Le malheureux se met à genoux, mais au lieu de se pencher vers Léonore pour la rappeler à la vie, il tombe sur la pauvre femme et ne donne plus signe de vie à son tour. Le malheureux était ivre ! Entrée de Balthasar, qui, répondant à l'appel désespéré de Léonore : *Il m'étouffe, ôtez-moi ça !* saisit à deux mains le mal-

heureux ténorino par la ceinture, et l'enlève comme un lapin. Vous voyez le tableau : Fernand enlevé par le milieu du corps, la tête et les bras rejoignant les pieds. Je n'ai pas besoin de vous dire si la soirée s'est terminée gaiement.

THÉOPHILE LEMAIRE.

DE TOUT UN PEU

Le parlement allemand a adopté en troisième lecture le projet de loi tendant à ratifier la convention littéraire avec la France. De cette nouvelle convention, infiniment plus libérale que la première, il ressort :

1° Que l'enregistrement des œuvres musicales ou littéraires n'est plus stipulé ; le simple dépôt dans le pays d'origine suffit ;

2° Que le droit de traduction est réservé pendant dix années aux auteurs comme aux éditeurs des deux pays ;

3° Qu'enfin, en ce qui touche les œuvres musicales, la faculté des arrangements, sur les motifs d'opéras ou autres, se trouve enfin interdite en Allemagne, sous quelque forme qu'ils se produisent.

On sait qu'en France cette faculté de prendre le bien d'autrui par un détour plus ingénieux que moral, sorte de contrefaçon déguisée, n'a jamais existé. Quand donc tous les pays proclameront-ils, comme l'a fait la France en 1852, que les auteurs étrangers auront partout les mêmes droits que les auteurs nationaux, sans obligation aucune, et de quelque nature que ce soit. Voilà qui serait libéral, digne, et prouverait la fraternité des arts et des lettres dans les deux mondes. Mais l'Amérique a encore bien du chemin à faire avant d'en arriver là.

**

M. Henry Sellier vient de recevoir une distinction des plus flatteuses : il s'agit d'une médaille d'honneur de la Société d'encouragement au bien.

Avant la découverte légendaire du ténor, chez un marchand de vins de la rue Drouot, par M. Edmond About, M. Sellier prenait déjà des leçons de chant d'un vieux choriste qui avait remarqué les qualités de sa belle voix.

Arrivé à une position brillante à l'opéra, Sellier n'a jamais oublié le vieux choriste qui devint malade et incapable de chanter.

L'année dernière le choriste perdit la raison et devait être interné à Charenton. Sellier ne le voulut pas et le fit admettre à Ste-Anne ; il s'engagea à payer sa pension le reste de ses jours.

On sait, en outre, que Sellier, appartenant à une famille d'employés, a aidé constamment ses frères, qui sont aujourd'hui dans une bonne position de fortune.

Voici une distinction qui fait honneur à M. Sellier et plaisir à tous ses camarades.

**

On annonce l'apparition prochaine d'une nouvelle étoile de première grandeur ; c'est une jeune fille de Chicago, Mlle Dinsmore. Elève de Mme Viardot de Paris, elle étudie actuellement en Italie sous la direction du grand Lamperti, et débutera à Nice l'automne prochain.

Chronique des décès :

On annonce la mort de M. Williams, un vieux comédien qui amusa nos pères dans un grand nombre de séries. Dans ces derniers temps, il jouait des bouts de rôle à la Renaissance.

Il était pensionnaire de l'association des artistes dramatiques.

On annonce également la mort de M. Lambert Flachet, ex-baryton des théâtres de Lyon, Bordeaux, Toulouse et Marseille, qui obtint un grand succès dans *Charles VI*, d'Halévy.

La grande cantatrice allemande, Hedwig Reicher-Kindermann, vient de mourir à Trieste, en Autriche, le 2 juin. C'est une véritable perte pour l'art, car cette femme était incomparable dans *Fidelio*, *Alceste* et *Isolde*. Elle était née à Munich le 15 juillet 1853 et était la fille du célèbre chanteur Auguste Kindermann.

Mlle Muller, la jeune pensionnaire de la Comédie-Française, est assez sérieusement indisposée pour qu'on ait dû interrompre les représentations de *Une matinée de contrat*, comédie en un acte de M. Maurice Desvallières, qui devait passer dans les premiers jours de juillet.

Mlle Evolina de Beaumont a eu dernièrement l'honneur d'être invitée à chanter à Rideau Hall devant la princesse Louise et un auditoire d'élite. La princesse elle-même avait choisi pour la jeune chanteuse l'air des bijoux de Faust et l'Ave Maria de Gounod. Ces deux morceaux ont été exécutés d'une façon superbe.

**

Mierzwinski, le jénor qui accompagnait ici Mme Albani, chantera pendant la saison prochaine à Saint-Petersbourg.

Carlotta Patti, sœur d'Adelina, chante présentement à Londres.

Saint-Saëns, de retour à Paris, est gravement malade.

Mlle Isaac fera son premier début à l'Académie nationale au mois de septembre prochain, dans *Ophélie d'Hamlet*. Son second début aura lieu, dans *Marguerite*, des *Huguenots*.

Voilà qui va couper court aux malveillants bruits de résiliation qu'on s'obstine à faire courir.

**

Avec *Madame Boniface*, le nouvel opéra comique de Lacome, M. Cantin donnera la *Dormeuse éveillée*, de MM. Chivot et Duru, musique d'Edmond Audran.

**

Notre jeune et distingué violoniste, M. Alfred Desève, est à Montréal depuis quelques jours. Il y vient, dit-on, passer ses deux mois de vacances.

Sarah Bernhardt vient de terminer une tournée artistique à travers la Belgique, la Hollande, la Suède et le Danemark. La dernière représentation a eu lieu à Copenhague le 8 juin. La grande artiste est maintenant en Suisse, et doit bientôt se rendre à Londres, en passant par les places d'eau Vichy et Aix les Bains où elle doit toucher deux cents louis par soirée. Elle retournera à Paris le 15 septembre prochain et jouera *Frou-Frou*, à la Porte St-Martin, sous la direction de son fils.

**

Tous les musiciens présents à Moscou lors des cérémonies du couronnement sont unanimes à décerner les plus grands éloges aux chœurs d'église de la Russie.

Presque toute la musique a été exécutée sans accompagnement et l'on sait qu'il faut des voix excessivement bien exercées pour réussir dans de telles conditions.

**

Il vient de se former à Montréal un double quatuor vocal sous le nom de "Cercle Gounod." Ces messieurs, parmi lesquels se trouvent nos meilleurs amateurs, sont prêts à prendre des engagements, soit pour concerts, soit pour messes de requiem. S'adresser aux bureaux de L'ALBUM MUSICAL, No 8 rue Ste Thérèse, Montréal.

**

Nouvelles de l'Opéra :

Il paraît que M. Ernest Reyer serait peu disposé à laisser introduire dans son nouvel opéra, *Sigurd*, les modifications que demande M. Vaucorbeil.

En présence de ces difficultés, il se pourrait que cet ouvrage nouveau nous échappât encore.

D'autant que MM. Stoumon et Calabresi avaient réclamé déjà l'honneur de monter *Sigurd*, à Bruxelles, sur la scène de la Monnaie, pendant la prochaine saison.

Espérons encore que MM. Reyer et Vaucorbeil mettront chacun du sien pour aplanir tous les obstacles.

**

Les Folies Dramatiques, grâce aux *Cloches de Corneville* l'opérette populaire par excellence, voient la province et l'étranger accourir chaque soir, refaire un nouveau succès à la pièce huit fois centenaire.

C'est dire que l'ouvrage en préparation, *l'Amour qui se passe*, se répète tout doucement. Aussi, la première, qui devait être donnée fin juin, est-elle reculée jusqu'au milieu de juillet.

Ce nouvel opéra-comique est de M. Amédée Godard, et l'action se passe à Gênes, au quinzième siècle.

**

Mlle Hortense Villeneuve est revenue se fixer au milieu de nous après quelques mois d'études à Paris.

**

Pour prendre date.

MM. Arthur Cantel et Jules Ranson travaillent, en ce moment, à une grande pièce militaire, qui affrontera, l'hiver prochain, les feux de la rampe sur une de nos grandes scènes parisiennes.

Titre: *Abd-el-Kader*.

Feuilleton de "l'Album Musical"

JUN 1883.—No 6.

L'ABBE CONSTANTIN

DEUXIEME PARTIE

V

Paris autrefois appartenait aux Parisiens, et cet autrefois n'est pas très loin de nous ; trente ou quarante ans à peine. Les Français, à cette époque, étaient maîtres de Paris, comme les Anglais sont maîtres de Londres, les Espagnols de Madrid et les Russes de Saint-Petersbourg. Ces temps ne sont plus. Il y a encore des frontières pour les autres pays, il n'y en a plus pour la France. Paris est devenu une immense tour de Babel, une ville internationale et universelle. Les étrangers ne viennent pas seulement visiter Paris ; ils viennent y vivre.

Nous avons à présent, à Paris, une colonie russe, une colonie espagnole, une colonie levantine, une colonie américaine ; ces colonies ont leurs églises, leurs banquiers, leurs médecins, leurs journaux, leurs pasteurs, leurs popes et leurs dentistes. Les étrangers ont déjà conquis sur nous la plus grande partie des Champs-Élysées et du boulevard Malesherbes ; ils avancent, ils s'étendent ; nous reculons, refoulés par l'invasion ; nous sommes obligés de nous expatrier. Nous allons fonder des colonies parisiennes dans la plaine de Passy, dans la plaine de Monceau, dans des quartiers qui autrefois n'étaient pas du tout Paris et qui ne le sont pas encore tout à fait aujourd'hui.

Parmi ces colonies étrangères, la plus nombreuse, la plus riche, la plus brillante, c'est la colonie américaine. Il y a un moment où un Américain se sent assez riche ; un Français, jamais. L'Américain alors s'arrête, respire un peu et, tout en mangeant le capital, ne compte plus avec les revenus, il sait dépenser ; le Français ne sait qu'épargner.

Le Français n'a qu'un seul véritable but : ses révolutions. Prudemment et sagement, il se réserve pour elles, sachant bien qu'elles coûteront fort cher à la France, mais qu'elles seront, en même temps, l'occasion de placements fort avantageux. Le budget de notre pays n'est qu'un long emprunt perpétuellement ouvert. Le Français se dit :

—Thésaurisons ! thésaurisons ! thésaurisons ! Il y aura, un de ces matins, quelque révolution qui fera tomber le cinq pour cent à cinquante ou soixante francs. J'achèterai. Puisque les révolutions sont inévitables, choisissons du moins d'en tirer profit.

On parle sans cesse des gens ruinés par les révolutions, et plus grand peut-être est le nombre de gens enrichis par les révolutions.

Les Américains subissent très fortement l'attraction de Paris. Il n'est pas au monde de ville où il est plus agréable et plus facile de dépenser beaucoup d'argent. Par ces raisons de race et d'origine, cette attraction s'exerçait sur Mme Scott et sur Miss Percival d'une façon toute particulière.

La plus française de nos colonies, c'est le Canada, qui n'est plus à nous. Le souvenir de la patrie première a persisté très puissant et très doux au cœur des émigrés de Québec et de Montréal. Suzie Percival avait reçu de sa mère une éducation toute française, et elle avait élevé sa

sœur dans le même amour de notre pays. Les deux sœurs se sentaient Françaises, mieux que cela, Parisiennes.

Aussitôt que cette avalanche de millions se fut abattue sur elles, un même désir les posséda : venir vivre à Paris. Elles demandèrent la France comme on demande la patrie. M. Scott fit quelque résistance.

—Quand je ne serai plus là, disait-il, quand je viendrai seulement tous les ans passer deux ou trois mois en Amérique, pour surveiller vos intérêts, vos revenus à toutes deux diminueront.

—Qu'importe ! répondait Suzie, nous sommes riches, très riches, trop riches... Partons je vous en prie... Nous serons si contentes ! si heureuses !

M. Scott se laissa fléchir ; et Suzie, dans les premiers jours de janvier 1880, put écrire la lettre suivante à son amie, Katie Norton, qui, depuis quelques années déjà, habitait Paris.

"Victoire ! c'est décidé ! Richard a consenti. J'arrive au mois d'avril et redeviens Française. Vous m'avez offert de vous charger de tous les préparatifs de notre installation à Paris. Je suis horriblement indiscret... J'accepte.

"Je voudrais, dès que je mettrai le pied à Paris, pouvoir jouir de Paris, ne pas perdre mon premier mois en courses chez les tapissiers, chez les carrossiers, chez les marchands de chevaux. Je voudrais en descendant du chemin de fer, trouver dans la cour de la gare, "ma" voiture, "mon" cocher, "mes" chevaux. Je voudrais vous avoir, ce jour-là, à dîner avec moi "chez moi". Louez ou achetez un hôtel, engagez des domestiques, choisissez les voitures, les chevaux, les livrées. Je m'en rapporte absolument à vous. Que les livrées soient bleues, voilà tout. Cette ligne est ajoutée à la demande de Bettina, qui, par-dessus mon épaule regarde ce que je vous écris.

"Nous n'amenons en France avec nous que sept personnes : Richard, son valet de chambre ; Bettina et moi, nos femmes de chambre ; les deux gouvernantes des enfants ; plus deux "boys," Toby et Boby, qui nous suivent à cheval. Ils montent dans une rare perfection... Deux vrais petits amours : même tournure, presque même figure, nous ne trouverions jamais à Paris de grooms mieux appareillés.

"Tout le reste, choses et gens, nous le laissons à New-York... Non, pas tout le reste, j'oubliais quatre petits pokeys, quatre bijoux noirs comme de l'encre avec des balzanes blanches, tous les quatre, aux quatre jambes ; nous n'aurons pas le cœur de nous en séparer. Nous les attelons sur un duc, c'est charmant ! Nous menons très bien à quatre, Bettina et moi. Des femmes peuvent, n'est-ce pas, sans trop de scandale, mener à quatre, au bois, le matin de bonne heure ? Ici cela se peut.

"Surtout, ma chère Katie, ne comptez pas avec l'argent. Des folies, faites des folies. Voilà tout ce que je vous demande."

Le jour même où Mme Norton recevait cette lettre la nouvelle éclatait de la débâcle d'un certain Garneville, gros spéculateur, qui n'avait pas eu de flair ; il avait "senti de la baisse" quand il aurait fallu "sentir de la hausse." Ce Garneville, six semaines auparavant, s'était installé dans un hôtel tout battant neuf et qui n'avait d'autre défaut qu'une trop violente magnificence.

Mme Norton signa un acte de location, — cent mille francs par an, — avec faculté d'acheter l'hôtel et le mobilier pour deux millions dans la première année du bail. Un tapissier de grand style se chargea de corriger, d'adoucir le luxe démesuré d'un ameublement criard et tapageur.

Cela fait, l'amie de Mme Scott eut le bonheur de mettre, du premier coup, la main sur deux de ces artistes éminents sans lesquels une grande maison ne pourrait se fonder et ne saurait fonctionner.

D'abord, un chef de premier ordre, qui venait d'abandonner un vieil hôtel du faubourg Saint-Germain, à son grand regret, car il avait des sentiments aristocratiques. Il

lui en coûtait un peu d'aller servir chez des bourgeois, chez des étrangers.

—Jamais, dit-il à Mme Norton, je n'aurais quitté le service de Mme la baronne, si elle avait soutenu son train sur le même pied, mais Mme la baronne a quatre enfants, deux fils qui ont fait des bêtises... et deux filles qui seront bientôt en âge d'être mariées. Il faudra les doter. Enfin Mme la baronne est obligée de se resserrer un peu et la maison n'est plus assez importante pour moi.

Ce praticien distingué fit ses conditions ; bien qu'excessives, elles n'effrayèrent pas Mme Norton, qui savait avoir affaire à un homme du plus sérieux mérite ; mais lui, avant de se décider, demanda la permission de télégraphier à New-York. Il avait besoin de prendre des renseignements. La réponse fut favorable. Il accepta.

Le second grand artiste était un piqueur d'une très rare et très haute capacité, qui venait de se retirer après fortune faite. Il consentit cependant à organiser les écuries de Mme Scott. Il fut bien entendu qu'il aurait toute liberté dans les acquisitions des chevaux, qu'il ne porterait pas la livrée, qu'il choisirait les cochers, les grooms et les palefreniers, qu'il n'y aurait jamais moins de quinze chevaux dans l'écurie, qu'aucun marché ne se ferait avec le carrossier et avec le sellier sans son intervention et qu'il ne monterait sur le siège que le matin, en "costume de ville," pour donner des leçons de guides à ces dames et aux enfants, s'il était nécessaire.

Le chef prit possession de ses fournaux et le piqueur de ses écuries. Tout le reste n'était qu'une question d'argent, et Mme Norton à cet égard usa largement de ses pleins pouvoirs. Elle se conforma aux instructions qu'elle avait reçues. Elle fit, dans ce court espace de deux mois, de véritables prodiges, pour que l'installation des Scott fut absolument complète et absolument irréprochable.

Et voilà comment, lorsque, le 15 avril 1880, M. Scott, Suzie et Bettina descendirent du "rapide" du Havre. à quatre heures et demie, sur le quai de la gare Saint-Lazare, ils trouvèrent Mme Norton, qui leur dit :

—Votre calèche est là, dans la cour. Il y a, derrière la calèche, un landau pour les enfants et, derrière le landau, un omnibus pour les domestiques. Les trois voitures à votre chiffre, conduites par vos cochers et attelées de vos chevaux. Vous demeurez 24, rue Murillo, et voici le menu de votre dîner de ce soir. Vous m'avez invitée, il y a deux mois j'accepte et je prendrai même la liberté de vous amener une quinzaine de personnes. Je fournis tout, même les invités... Rassurez-vous, vous les connaissez tous, ce sont de nos amis communs... et, dès ce soir, nous pourrions juger des mérites de votre cuisinier.

Mme Norton remit à Mme Scott une jolie petite carte entourée d'un filet d'or, qui portait ces mots : "Menu du dîner du 15 avril 1880," et au-dessous : "Consommé à la parisienne, truites saumonées à la russe, etc."

Le premier Parisien qui eut l'honneur et le plaisir de rendre hommage à la beauté de Mme Scott et de miss Percival, fut un petit marmiton d'une quinzaine d'années, qui se trouvait là, vêtu de blanc, sa manne d'osier sur la tête, au moment où le cocher de Mme Scott, gêné par un embarras de voiture, sortait difficilement de la cour de la gare. Le petit marmiton s'arrêta net sur le trottoir, ouvrit de grands yeux, regarda les deux sœurs avec un air d'ébahissement et leur lança hardiment un plein visage ce simple mot :

—Mazette !!!

Quand elle vit venir les rides et les cheveux blancs, Mme Récamier disait à une de ses amies :

—Ah ! ma chère, il n'y a plus d'illusion à se faire. Depuis le jour où j'ai vu que les petits ramoneurs ne se retournaient plus dans la rue pour me regarder, j'ai compris que tout était fini.

L'opinion des petits marmitons vaut, en pareil cas, l'opi-

nion des petits ramoneurs... Tout n'était pas fini pour Suzie et pour Bettina ; tout commençait, au contraire.

Cinq minutes après, la calèche de Mme Scott montait le boulevard Haussmann au trot lent et cadencé de deux admirables carrossiers ; Paris comptait deux Parisiennes de plus.

Le succès de Mme Scott et de miss Percival fut immédiat, décisif, foudroyant. Les beautés de Paris ne sont pas classées et cataloguées comme les "beautés" de Londres. Elles ne font pas publier leurs portraits dans les journaux illustrés et ne laissent pas vendre leurs photographies chez les papetiers... mais, cependant, il existe toujours un petit état-major d'une vingtaine de femmes qui représentent la grâce, l'élégance et la beauté parisiennes, lesquelles femmes après dix ou douze années de services, passent dans le cadre de réserve, tout comme les vieux généraux.

Suzie et Bettina firent tout de suite partie de ce petit état-major. Ce fut l'affaire de vingt-quatre heures, pas même de vingt-quatre heures, car tout se passa entre huit heures du matin et minuit, le lendemain même de leur arrivée à Paris.

Imaginez une sorte de petite féerie en trois actes et dont le succès irait grandissant de tableau en tableau :

1. Une promenade à cheval, le matin, à dix heures, au bois, avec les deux merveilleux grooms importés d'Amérique ;

2. Une promenade à pied, à six heures, dans l'allée des Acacias ;

3. Une apparition à l'Opéra, le soir, à dix heures, dans la loge de Mme Norton.

Les deux "nouvelles" furent immédiatement remarquées et appréciées, comme elles méritaient de l'être, par les trente ou quarante personnes qui constituent une sorte de tribunal mystérieux et qui rendent, au nom de tout Paris, des arrêts sans appel. Ces trente ou quarante personnes ont, de temps en temps, la fantaisie de déclarer "délicieuse" telle femme manifestement laide. Cela suffit. Elle paraît "délicieuse" à dater de ce jour.

La beauté des deux sœurs n'était pas discutable. On admira, le matin, leur grâce, leur élégance et leur distinction ; on déclara, dans l'après-midi, qu'elles avaient la démarche précise et hardie de jeunes déesses ; et, le soir, ce ne fut qu'un cri sur l'idéale perfection de leurs figures. La partie était gagnée. Tout Paris, dès lors, eut pour les deux sœurs les yeux du petit marmiton de la rue d'Amsterdam ; tout Paris répéta son "Mazette !" bien entendu avec les variantes et les développements imposés par les usages du monde.

Le salon de Mme Scott prit immédiatement tournure... Les habitués de trois ou quatre grandes maisons américaines se transportèrent en masse chez les Scott, qui eurent trois cents personnes à leur premier mercredi. Leur cercle, très rapidement, s'accrut ; il y avait un peu de tout dans leur clientèle : des Américains, des Espagnols, des Italiens, des Hongrois, des Russes et même des Parisiens.

Lorsqu'elle avait raconté son histoire à l'abbé Constantin, Mme Scott n'avait pas tout dit... on ne dit jamais tout. Elle se savait charmante, aimait qu'on s'en aperçût, ne haïssait pas qu'on le lui dit... En un mot, elle était coquette. Aurait-elle été Parisienne sans cela ? M. Scott avait en sa femme une pleine confiance et lui laissait une entière liberté. Il se montrait peu... C'était un galant homme qui se sentait vaguement embarrassé d'avoir fait un tel mariage, d'avoir épousé tant d'argent. Ayant le goût des affaires, il se plaisait à se consacrer tout entier à l'administration des deux énormes fortunes qui étaient dans ses mains, à les grossir sans cesse, à dire tous les ans à sa femme et à sa belle-sœur.

—Vous êtes encore plus riches que l'année dernière...

Non content de veiller avec beaucoup de prudence et d'habileté aux intérêts qu'il avait laissés en Amérique, il se lança, en France, dans de grandes affaires, et réussit à Paris comme il avait réussi à New-York. Pour gagner de l'ar-

gent, il n'y a rien de tel que de n'avoir pas besoin d'en gagner.

Quant à Bettina, ce fut autour d'elle une course fantastique, une ronde infernale ! Une telle fortune ! une telle beauté ! Miss Percival était arrivée à Paris le 15 avril ; quinze jours ne s'étaient pas écoulés que les demandes en mariage commençaient à pleuvoir. Dans le cours de cette première année, — Bettina s'était amusée à tenir fort exactement cette petite comptabilité, — dans le cours de cette première année, elle aurait pu, si elle l'avait voulu, se marier trente-quatre fois... et quelle variété de prétendants !

On demanda sa main pour un jeune exilé qui, dans de certaines éventualités, pouvait être appelé à monter sur un trône, tout petit, il est vrai, mais sur un trône, cependant.

On demanda sa main pour un jeune duc, qui ferait grande figure à la cour, lorsque la France, — et cela était inévitable ! — reconnaîtrait ses erreurs et s'inclinerait devant ses matres légitimes.

On demanda sa main pour un jeune prince qui aurait sa place sur les marches du trône, lorsque la France, — et cela était inévitable ! — renouerait la chaîne des traditions napoléoniennes.

On demanda sa main pour un jeune député républicain, qui venait de débiter très brillamment à la chambre, et à qui l'avenir réservait les plus brillantes destinées, car la république était fondée maintenant en France sur des bases indestructibles.

On demanda sa main pour un Espagnol de la plus haute volée, et on lui donna à entendre que la soirée du contrat aurait lieu dans le palais d'une reine qui ne demeure pas très loin de l'arc de l'Etoile... On trouve, d'ailleurs, son adresse dans l'almanach Bottin... car il y a des reines aujourd'hui qui ont leur adresse dans le Bottin, entre un notaire et un herboriste. Il n'y a que les rois de France qui ne demeurent plus en France.

On demanda sa main pour le fils d'un pair d'Angleterre et pour le fils d'un membre de la chambre des seigneurs de Vienne, sa main pour le fils d'un banquier de Paris et pour le fils d'un ambassadeur de Russie, sa main pour un comte Hongrois et pour un prince Italien... et aussi pour de braves petits jeunes gens qui n'étaient rien, n'avaient rien, ni nom ni fortune. Mais Bettina leur avait accordé un regard, et, se croyant irresistibles, ils espéraient avoir fait battre son petit cœur.

Rien jusqu'à présent, ne l'avait fait battre, ce petit cœur, et la réponse pour tous avait été la même :

— Non !... non !... Encore non ! Toujours non !

Quelques jours après cette représentation d' "Aïda," les deux sœurs avaient eu ensemble une assez longue conversation sur cette grosse, sur cette éternelle question de mariage. Certain nom avait été prononcé par Mme Scott, qui avait provoqué de la part de miss Percival le refus le plus net et le plus énergique.

Et Suzie, en riant, avait dit à sa sœur :

— Vous serez bien forcée, cependant, Bettina, de finir par vous marier...

— Oui, certainement !... Mais je serais si fâchée, Suzie, de me marier sans amour... Il me semble que, pour me résoudre à une chose pareille, j'aurais besoin de me voir tout à fait en danger de mourir vieille fille... et je n'en suis pas là !

— Non, pas encore.

— Attendons alors, attendons !

— Attendons !... Mais, parmi tous ces amoureux que vous traînez après-vous depuis un an, il y en avait de bien gentils, de bien aimables, et il est vraiment un peu étrange qu'aucun deux...

— Aucun !... ma Suzie ; aucun, absolument ! Pourquoi ne vous dirais-je pas la vérité ? Est-ce leur faute ? Ont-ils été maladroits ? Auraient-ils pu, en s'y prenant mieux, trouver le chemin de mon cœur ? Ou bien est-ce ma faute à

moi ? Ce chemin de mon cœur serait-il, par hasard, une vilaine route escarpée, rocailleuse, inaccessible, et par où personne jamais ne passera ? Serais-je une méchante petite créature, sèche, froide, et condamnée à ne jamais aimer ?

— Je ne crois pas...

— Ni moi, non plus... mais jusqu'à présent, cependant, voilà mon histoire ! Non, je n'ai rien senti qui me ressemblât à de l'amour... Vous riez... et pourquoi vous riez, je le devine... Vous vous dites : "Voyez donc cette petite fille qui a la prétention de savoir ce que c'est que d'aimer, !" Vous avez raison, je ne le sais pas... mais je m'en doute bien un peu. Aimer, n'est-ce pas, ma Suzie, préférer à tous et à toutes une certaine personne ?

— Oui, c'est bien cela.

— N'est-ce pas ne pouvoir se lasser de voir cette personne et de l'entendre ? N'est-ce pas cesser de vivre quand elle n'est plus là pour recommencer tout de suite à revivre, dès qu'elle reparait ?

— Oh ! oh ! c'est du grand amour, cela !

— Eh bien ! c'est l'amour que je rêve...

— Et c'est l'amour qui ne vient pas ?

— Pas du tout... jusqu'à présent. Et cependant elle existe, la personne préférée par moi à tous et toutes... Savez-vous qui c'est ?

— Non, je ne le sais pas... mais je m'en doute bien un peu...

— Oui, c'est vous, ma chérie, et c'est peut-être vous, méchante sœur, qui me rendez à ce point insensible et cruelle. Je vous aime trop. Complet, mon cœur ! Vous l'avez pris tout entier, il n'y a plus de place pour personne. Vous préférer quelqu'un ! Aimer quelqu'un plus que vous ! Je n'en viendrai jamais à bout...

— Oh ! que si !

— Oh ! que non !... Aimer autrement... peut-être ?... mais plus, non... Qu'il ne compte pas là-dessus, ce monsieur que j'attends et qui n'arrive pas.

Ne craignez rien, ma Betty. Il y aura place dans votre cœur pour tous ceux que vous devez aimer, pour votre mari, pour vos enfants, et cela, sans que j'y perde rien, moi, votre vieille sœur... C'est tout petit, le cœur, et c'est très grand.

Bettina tendrement embrassa sa sœur ; puis, restant là, câline, la tête sur l'épaule de Suzie :

— Si, cependant, cela vous ennuyait de me garder ici près de vous, si vous aviez hâte de vous débarrasser de moi, savez-vous ce que je ferais ? Je mettrais dans une corbeille les noms de deux de ces messieurs et j'en tirerais au sort... Il y en a deux qui, à la rigueur, ne me seraient pas absolument désagréables.

LUDOVIC HALEVY.

(A suivre)

L'ALBUM MUSICAL, est un journal de musique et de littérature musicale qui paraît tous les mois.

Chaque numéro contient 16 pages de musique et 8 pages de texte.

Musique d'orgue et de piano. Romances, chansons et chansonnettes des meilleurs auteurs. Chants d'église pour chœurs et solistes.

Prix d'abonnement \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 cents.

On peut s'abonner à notre journal chez M. A. J. Boucher, marchand de musique de la rue Notre Dame, qui est notre seul agent autorisé à Montréal ou en s'adressant à nos bureaux.

Les propriétaires de l'ALBUM MUSICAL se chargent aussi de la composition typographique de toute œuvre musicale.

A. FILIATREAU et Cie.

3 Rue Ste Thérèse,

Montréal.